

Flers. L'internat à l'heure du coronavirus

Mathilde Baucheron (à gauche) et Justine Bourgault (à droite) ne peuvent retirer leur masque qu'une fois seule dans leur chambre. Ouest-France

Au lycée Saint-Thomas-d'Aquin, à Flers (Orne), les élèves ne peuvent retirer leur masque que dans l'intimité de leur chambre. Une situation qui présente certains avantages, mais qui suscite aussi des inquiétudes.

C'est l'heure de l'apéro. Les internes du lycée Saint-Thomas-d'Aquin, à Flers, dans l'Orne sirotent un verre de jus d'orange. Au menu de cette exceptionnelle soirée barbecue, des saucisses, des pommes de terre sautées et de la tarte aux pommes. Pour l'occasion, les tables du réfectoire ont été sorties dans la cour.

Un groupe de garçons – ceux de la section cyclisme – parle plus fort que les autres. Une jeune fille montre l'écran de son téléphone à ses copines. A priori rien de plus normal. Si ce n'est cette bouteille de gel hydroalcoolique posée au milieu des briques de jus de fruits. Et ces masques que les élèves retirent avant leur première gorgée.

Plus facile de chuchoter

Le masque est devenu le nouvel accessoire obligatoire. Il accompagne chacun de ces élèves du petit matin jusqu'au coucher. « **À la fin de la journée, je suis plus fatiguée** », reconnaît Justine Bourgault, élève de terminale, originaire de L'Aigle (Orne). Son amie, Mathilde Baucheron, aussi en classe de terminale, n'est pas du même avis. Mais toutes les deux aimeraient bien s'en passer.

Il y a quand même des points positifs. « **Je passe moins de temps à me maquiller** », raconte Justine. Pas de rouge à lèvres donc, mais davantage de baume et de crème hydratante. « **Après plusieurs heures, le masque irrite la peau du visage** », s'accordent les lycéennes. Plus facile aussi de chuchoter ou de mâcher un chewing-gum sans se faire prendre par les professeurs. Reste que cette barrière de tissu oblige aussi à hausser la voix.

Barrière contre la mauvaise haleine

Un élève de première, qui préfère conserver son anonymat, se félicite lui de ne plus avoir à « **subir la mauvaise haleine de certains profs** ». Des professeurs qui veillent, à tout moment, au bon port du masque. « **Être interne, c'est dur. Nous sommes dans la prévention plutôt que dans la sanction** », affirme Nathalie Andrin, qui s'occupe, une fois les cours terminés, de tous les internes, filles comme garçons.

Après le repas, aux alentours de 20 h, les internes retournent dans leur chambre. À de rares exceptions près, elles sont individuelles. Ce qui permet de faire tomber le masque. « **Mais nous devons le remettre dès que nous ne sommes plus seules** », expliquent les deux amies. Les douches, elles, restent collectives. À chaque interne de les désinfecter après usage. Une tâche que certaines, croisées au détour d'un couloir, confient ne pas faire toujours avec beaucoup de zèle.

Génération gâchée

Une fois leurs devoirs terminés, les deux amies partagent un thé. La chambre de Mathilde aurait de quoi rendre jaloux bien des étudiants parisiens. « **Je n'ai pas encore eu le temps d'accrocher des posters** », précise la lycéenne. Pour se remonter le moral, après une longue journée masquée, dans un placard tout près du lit, il y a aussi des Kinder et des cookies.

Avant de passer à table, les deux amies avaient confié leur inquiétude. Si elles s'étaient réjouies, au printemps dernier, de la fermeture des établissements scolaires ; la peur d'être marquées au fer rouge les avait vite rattrapées. « **Nous sommes la génération gâchée** », s'inquiètent-elles. Ce qui sûr, c'est qu'elles pourront toujours compter sur « **Madame Andrin** » pour leur remonter le moral : « **Nous sommes tous dans la même galère. Et je dois leur tirer mon chapeau** », salue la responsable de l'internat.

Nicolas GUÉGAN.